

LE RETOUR D'YVES

Patrice Obert

raconter la vie

Un fils qui revient.

Yves est revenu comme il avait disparu, soudainement.

Un coup de fil de la police a averti Maryvonne que son fils avait été retrouvé. Il vivait dans la région de Rouen. Elle pouvait le joindre sur son portable. Il attendait son appel, il avait décidé de rentrer.

Avec Patrick, l'Irlandais, et Nicole, la fidèle belle-sœur, ils sont allés le vendredi soir l'attendre porte Maillot. Maryvonne et Nicole ont marché à sa rencontre. Il les avait prévenues qu'il avait changé, qu'elles auraient du mal à le reconnaître, qu'il était un autre homme. Elles se sont avancées à la rencontre de ce fils inconnu et soudain Maryvonne a su que c'était lui, sans reconnaître ses traits, tout en étant certaine que cette allure, ce visage, cette silhouette, c'était bien son fils. Ils se sont jetés dans les bras l'un de l'autre Nicole le prend dans ses bras, l'enlace. L'Irlandais lui serre la main, comme si c'était hier, un peu plus fort peut-être, un peu plus longtemps, en le regardant profondément et en se disant lui-aussi qu'il a du mal à se persuader que c'est la même personne qu'il y a 11 mois, et pourtant, c'est bien lui.

Dans la voiture, qui les ramène à la maison de Paris, Yves s'est assis à la droite du conducteur mais il est tout le temps retourné et raconte des bribes de sa nouvelle vie, répond aux questions qui fusent. Dans le rétroviseur, l'Irlandais voit le visage radieux de Maryvonne et de Nicole. C'est plus que de la joie, c'est quelque chose qui irradie, comme l'inimaginable d'un bonheur qu'on n'espérait plus et qui vient de se nicher au creux du cœur. L'Irlandais est tellement ému que parfois les larmes lui montent aux yeux. Il pense à Allan, le breton des Iles, le père d'Yves, et il s'en veut un peu de le priver de cet instant unique de retrouvailles.

Mais déjà le téléphone sonne. Car Maryvonne a déjà appelé tout le monde pour avvertir qu'elle allait le chercher, qu'il était de retour, oui, ça y est, il est là. Elle lui passe le portable et il parle. Il parle d'une voix ferme, oui, il va bien, il regrette d'avoir donné tant de souci, mais il avait besoin de partir, de se retrouver, maintenant, il est de retour, il est un homme nouveau.

Arrivés à la maison, ils s'installent autour de la table, dans le petit jardin. En ce début juillet torride, il fait lourd. Ils boivent un jus d'orange. Demain, après-demain, ce sera champagne avec toute la famille, les amis, mais l'instant est trop précieux, il faut le savourer à 4 dans la modestie tranquille de ce retour.

Il a appelé ses anciens potes, il passera les rejoindre demain soir, et ses grands-parents, ils sont tellement émus au bout du fil, et les oncles et tantes. L'Irlandais est allé se coucher. Nicole aussi. Mais Maryvonne reste là, assise dans le fauteuil face à son fils. Elle n'en revient pas. Il est en face d'elle, avec son jean, avec sa casquette de titi, comme elle l'a vu apparaître il y a plusieurs heures, place Maillot, avec sa dégainé nouvelle, ses hanches si étroites que ses mains de mère en pourraient faire le tour, lui dont le buste était épais et un peu lourd. Il a ôté sa chemise et c'est un dieu grec qui est apparu, avec des pectoraux de monteurs de chapiteaux qu'il s'est forgés en 11 mois de travaux dans le cirque Fratellini qui tournait autour de Rouen, avec un torse d'athlète, buriné par le froid et le vent, balafré d'une longue cicatrice dessinée par le coup de corne d'un buffle énervé. Jamais Maryvonne n'a tant aimé le cirque. Il est là et raconte son errance des 2 premiers mois, le départ en vélo avec les gros sacs, le cheminement le long des rives de la Seine, les sommeils improvisés dans une petite tente ou à même le sol, enturbanné dans une couverture, les repas de pâtes et de pain, puis seulement de pain, le froid durant les nuits de ce septembre glacial, puis le vol du vélo, le manque d'argent... Il raconte des épisodes mais elle entend des moments de solitude, elle le voit marcher seul, lourdement, sur les berges de la Seine, ne parlant à personne, évitant les regards, ne sachant pas où ses pas le guidaient, incapable de penser à quoi que ce soit, pas même à la souffrance qu'il lui causait à elle, sa mère, tellement blessé et malheureux, délabré à ses propres yeux. Puis il raconte la rencontre avec le cirque et le patron qui lui a fait confiance après avoir testé sa façon de traiter les animaux. Et une nouvelle vie qui s'est mise en place peu à peu avec cette nouvelle famille, le cirque. Et Maryvonne éprouve une reconnaissance éternelle pour cet homme qui a tendu la main à son fils.

Elle croit rêver. Combien de fois a-t-elle envisagé cet instant ? Elle avait beau y penser souvent, tout le temps, chaque jour, chaque instant de chaque jour, sans cesse, dans tous ses pleurs et angoisses, elle n'en finissait pas de

se dire que ça arriverait bien un jour, mais quand ? Elle avait beau imaginer tout en se disant que peut-être un malheur l'avait frappé à terre, que peut-être elle ne saurait jamais, ou qu'il lui faudrait attendre des années et cette seule évocation la déchirait de haut en bas. Oui, des années, avec le premier anniversaire qu'elle voyait approcher avec terreur, elle s'était dit qu'elle ne supporterait pas, qu'elle ne tiendrait pas le coup, que ce serait trop dur.

Mais elle savait qu'elle serait capable d'attendre des années et des années, s'il le fallait, parce qu'elle avait changé. Il est là, face à elle, mais ce n'est plus vraiment lui et ce n'est plus vraiment elle. Ce n'est plus son petit garçon, c'est désormais un homme. Le visage s'est affiné, les traits se sont marqués. Il perd un peu ses cheveux. Ses yeux semblent plus noirs et plus profonds. Le nez est droit, comme avant, et les lèvres charnues, mais l'expression a mûri.

Oui, elle sait qu'elle a changé, Maryvonne, parce qu'elle a parlé d'Yves à ses amies, de son départ, et qu'elle s'est interrogée sur elle, sur sa vie, sur la relation qu'elle avait bâtie avec son fils, sur le regard qu'elle posait sur lui, sur la vie.

Elle sait qu'elle a changé, grâce aux temps de silence qu'elle partage désormais avec un groupe d'hommes et de femmes, qui se réunissent chaque semaine pour méditer. Silence partagé, où chacun vient avec son cœur ouvert. Pas de plainte, pas de pleurs, pas de volonté de revanche, mais accueil de la vie dans son incommensurable mystère. Identifier l'essentiel et s'y consacrer, laisser tomber ce qui encombre, cesser de se faire du souci pour ce qui est superficiel, être attentif aux autres. Autant de chemins de bon sens qu'elle connaissait mais qu'elle emprunte désormais en prenant conscience du poids des mots et des pas concrets de chaque jour. Se laisser transformer soi-même comme son fils s'est laissé transformer. L'un et l'autre se sont métamorphosés, chacun de son côté, à son rythme, et elle se dit que peut-être elle aussi lui paraît différente, même si elle n'a pas passé les 10 derniers mois à planter des mâts, tirer sur des toiles de tente, distribuer des affichettes, panser les animaux en essayant d'éviter les coups de sabots et de corne, s'improviser clown au nez rouge, cracheur de feu ou fakir, insensible aux tessons de bouteille brisés sur le sol.

Elle sait qu'elle a changé, grâce au moment de silence pris chaque matin

avec l'Irlandais, juste avant de commencer le petit-déjeuner, le temps d'une pensée pour accompagner Yves là où il était, quoiqu'il fit, pour lui souhaiter une bonne journée, pour l'entourer de son amour en ayant la conviction, irrationnelle, intuitive, mais tellement forte, que ces pensées bonnes et chaudes ne se perdraient pas mais iraient prendre soin de son fils.

Elle entend aussi, maintenant qu'Yves est revenu, ce que chacun lui dit, d'une façon timide, maladroitement. « Nous pensions tellement à toi », « nous n'osions pas t'appeler », « je me suis même remise à prier », « nous te portions dans notre cœur ». Et elle découvre toutes ces pensées qui, sans doute, l'ont prise en charge sans qu'elle s'en rende compte, toutes ses amies et tous ses amis qui ont tellement pensé à elle, certains en pleurant, d'autres en mettant sous pression leurs réseaux, en entreprenant des démarches officieuses, hésitant à l'appeler, lui écrivant un petit mot, mais la plupart du temps, sans qu'elle le sache. Elle s'en doutait un peu, comme d'une rumeur très lointaine, mais la vague de joie est si forte, le soulagement de chacune et chacun est si immense, généreux, abondant, que c'est un tsunami de solidarité qui l'éclabousse et la comble.

Que serait-elle devenue sans l'Irlandais, sa famille, ses amies, ses amis, ce contact repris avec le père d'Yves, au-delà des années et des océans, comme l'ébauche d'une réconciliation là où régnait l'incompréhension ? Car le mystère de la vie nous traverse tous, nous laisse déroutés et nous invite à la confiance. Oui, que serait-elle devenue sans toutes ces pensées venues d'endroits qu'elle n'imaginait même pas, car elle apprend en ces quelques jours que son nom et celui d'Yves ont été confiés à des groupes de prière et que des inconnus ont pensé à eux, prié pour eux ? Elle se rend compte de la chaîne de solidarité qui, de jour comme de nuit, par tous les continents, unit les hommes et les femmes qui souffrent, c'est à dire nous tous les vivants, puis qu'aucun de nous n'échappe à cette implacable nécessité de la destinée et que la souffrance sait toujours un jour ou l'autre nous débusquer dans notre recherche dérisoire de construire notre petit bonheur dans notre petit coin. Mais c'est au moment où nos fragiles embarcations de bonheur de pacotille se renversent sous la charge de la vague nauséabonde du malheur, que nous prenons conscience qu'une autre marée nous tient la tête hors des eaux, celle constituée par toutes les pensées amicales qui montent de la Terre. Le temps de retrouver le souffle et de nager de nouveau par nous-mêmes.

*

La nuit a été bonne. Une nuit sans rêve. Une nuit sans gorge nouée. Une nuit de plomb, noire, épaisse, pour oublier les nuits difficiles, les réveils trop tôt le matin, l'envie de ne pas se lever, les yeux grands ouverts dans la chambre froide quand la respiration tranquille de l'Irlandais trahissait son sommeil paisible, malgré tout. Ce matin, c'est la fête, le petit déjeuner pris avec le fils et l'Irlandais. L'Irlandais se souvient des premiers jours, des regards qu'il posait sur les types qui mendiaient dans la rue. Et si c'était Yves ? Et si ça avait été lui, qu'aurait-il fait ? Il se serait précipité vers cet homme en détresse, sale, sentant mauvais, il l'aurait pris dans ses bras et il l'aurait conduit chez lui, bien sûr !

Maryvonne regarde Yves. Elle sait qu'il n'a pas mendié et cela lui fait chaud au cœur. Il a préféré travailler. Il aurait pu aussi sombrer dans l'alcool, se laisser aller à de mauvaises rencontres. Mais il a su trouver en lui-même les ressources pour gagner sa vie, un coup de main par-ci, par-là, contre une pièce ou des fruits et légumes à récupérer en fin de marché, un camion à décharger contre de quoi s'acheter un repas, jusqu'à la rencontre du cirque. Cela rassure Maryvonne sur les valeurs qu'elle et Allan ont transmises à leur fils et cela l'apaise, parce que la séparation des parents est toujours un glaive qui meurtrit et on s'imagine toujours, dans ces cas-là, qu'elle est la cause majeure, première et fondamentale du naufrage apparent de l'enfant.

Maryvonne sait qu'Yves a toujours aimé les animaux. Ils le lui ont bien rendu, même le buffle avec ses cornes, même le chameau et sa tonne de muscles réticents à se laisser tirer, même les chevaux hennissants majestueusement et qui donnaient parfois du sabot, justement quand Yves oubliait ses chaussures de sécurité. Mais le bel étalon avait une façon bien à lui de le pousser dans le dos pour lui signifier leur complicité et le patron du cirque avait bien senti cette connivence secrète entre les bêtes et le jeune homme. De même qu'il avait bien compris que cet homme costaud en avait dans la cervelle et qu'on pourrait peut-être compter sur lui pour mener l'équipe de branquignols qui marchait dans le sillage du cirque. Il lui a avancé le coût du permis de conduire, lui a payé son brevet de secouriste, l'a traité déjà comme le chef d'équipe, lui qui venait à peine d'arriver, mais qui travaillait tant, si ardemment, comme pour se faire pardonner les années

à ne rien faire, à simuler le travail universitaire, sans doute aussi pour se prouver à lui-même qu'il était capable de se débrouiller tout seul, d'être un homme, enfin.

*

Maryvonne a décrété « table ouverte » ce dimanche et a joint chacun pour que tous se sentent libres de passer à la maison manger une bricole, boire un verre, embrasser le revenant. Jean-Pierre et Marie-Noëlle sont passés dès que possible, Gérard et Claudine et leur fille Florine qui n'en revenait pas de revoir son grand cousin et qui faisait celle qui n'était pas trop émue quand elle tremblait comme un branchage parcouru par une brise. Puis Luc et Carmen, elle effondrée par l'émotion, ne cessant de répéter que c'était un des plus beaux jours de sa vie, l'embrassant, se faisant photographier avec lui, puis embrassant Maryvonne, lui disant qu'elle avait tellement pensé à elle, si souvent, sans doute aussi pour conjurer le sort et éloigner cette horreur absolue d'envisager de perdre un jour sa fille unique. Perdre son enfant unique...Oui, chacun s'est senti blessé dans sa chair par ce qui est arrivé, car chacun s'est imaginé un matin découvrant l'absurdité d'un départ inattendu, ni annoncé ni expliqué, brutal et sans appel. Et, en chacun, un cri de douleur a retenti et a tendu à l'extrême les fibres de l'âme et du corps. Les voisins de palier aussi sont venus, qui ont partagé l'inquiétude et l'interminable absence. Alors, aujourd'hui, on a sorti le champagne et on boit à la santé d'Yves et de tous les vivants, mais on pense aussi à tous les absents et chacun en a en tête des absents, disparus dans la mort, malades, éloignés, ceux qu'on aimerait bien voir plus souvent. On pense aussi à ces types qui dorment dans la rue, à ces hommes dont on croise parfois le regard sur les trottoirs et on se dit qu'on sera plus attentif, parce que ça aurait pu être Yves et que ça nous aurait brisé le cœur.

Il est encore trop tôt pour parler de tout, pour remuer des souvenirs encore brûlants sur les lèvres. On aura le temps. On le prendra. Yves va repartir dès lundi à Rouen, dans la maison de cette jeune femme chez laquelle il habite depuis quelques semaines, une jeune femme qui était venue accompagner son petit garçon de 4 ans au cirque et qui est tombée raide sous le charme d'un jeune homme qui vendait des sucettes à la pause. L'amour joue des tours aux plus roués. Voilà Yves réalisant soudain que la vie continuait hors

du cirque, qu'il existait autre chose que les affichettes à coller, les animaux à soigner, les chapiteaux à dresser, que la vie ne se limitait pas au patron, sa femme, ses 4 filles et la petite cohorte des employés du cirque. Un monde malgré tout fermé, à l'horizon bas, avec les perversités un peu basses de Joe, qui s'était avéré être un méchant homme, mal aimé, mal élevé, sans doute trop battu par la vie pour savoir faire autre chose que prendre de petites revanches mesquines, avec son air glauque, ses mines sournoises, ses courbettes de flagorneurs et sa filouterie à refiler le boulot aux autres. Ou Jeannot, trop content d'être bien avec la patronne parce qu'elle avait au fond pitié de ce jeune paumé, qu'ils avaient trouvé un soir en caleçon au fond d'une poubelle, à deux pas de la mort, mais qui savait se défilier et briquer la roulotte de la patronne dès qu'on avait besoin de faire du travail de force. Ou encore l'Afficheur, qui passait sa vie à aboyer dans les rues et sur les places pour annoncer l'arrivée du cirque puis qui, à peine la séance terminée et ses 25 € empochés, filait les dépenser en bières dans le premier bar venu. Le regard que Valériane a posé sur lui lui a fait comprendre d'un coup qu'il n'avait pas plus le droit de perdre sa vie ici que dans le monde virtuel dans lequel il s'était enfoncé quand on le croyait en train de poursuivre ses études. 2 mondes s'étaient succédés, le premier pernicieux, le second salvateur, mais qui le retenaient à côté de la vraie vie. Le regard de Valériane l'y a soudain introduit. Il n'a plus peur de la vie. Il peut désormais l'affronter calmement. Il s'est prouvé qu'il pouvait se débrouiller sans l'aide des siens.

Valériane vit seule avec son fils. Elle se méfie un peu des hommes désormais. Elle est heureuse d'avoir ramené Yves chez elle mais elle s'inquiète aussi de son empressement à vivre avec elle, à s'installer chez elle, à déjà lui parler de vie commune. Oui, pour elle, il va quitter le cirque car il ne veut pas poursuivre vers Le Havre puis vers d'autres horizons un chemin qui ne le mènera nulle part, il va rembourser au patron le prix du permis de conduire, il va avoir avec lui une conversation rude pour lui dire qu'il abandonne malgré tout ce que le cirque lui a apporté, malgré la confiance dont il a bénéficié et dont il gardera la reconnaissance toute sa vie. Mais sa vie est ailleurs, elle est à construire dans l'autonomie, l'indépendance, elle est devant lui et elle s'ouvre demain.